

DISCOURS DU 11 NOVEMBRE 2018

Le 11 novembre 1918, à 11H00, la sonnerie du cessez le feu met fin à 51 mois de guerre qui avaient coûté tous pays confondus neuf millions de soldats tués, sans compter les mutilés et les victimes civiles. Dans leur longue histoire, ni la France ni l'Europe n'ont connu un sacrifice aussi meurtrier. Notre pays sort victorieux d'une guerre qui l'a épuisé jusqu'à l'extrême limite de ses ressources. Elle va porter longtemps les stigmates de cette épreuve. Il y a ce qui est immédiatement perceptible, des paysages ravagés, des villes détruites, des villages rayés de la carte. Le coût matériel est immense, l'équivalent de 11 années d'investissement. Beaucoup plus grave que ces destructions physiques, c'est toute une génération qui a quasiment disparu. 1.400.000 morts. Certains jours d'offensive on compta jusqu'à 10.000 tués. Ces chiffres sont hallucinants. Ces jeunes Français tués constituaient la force vive de notre pays. La paysannerie qui représentait plus de 40% de la population active à la veille de la guerre a payé le plus lourd tribut : 700.000 tués et plus de 500.000 blessés si gravement, qu'ils sont devenus inaptes aux travaux des champs. Le visage traditionnel de la France s'en trouve définitivement transformé. Le traumatisme moral qui est invisible fera des ravages.

Aujourd'hui sur la place du moindre de nos villages s'élèvent des monuments de pierre sur lesquels sont gravés les noms des enfants sacrifiés. Ils s'égrainent comme la litanie de la douleur française. Cette guerre ne nous a pas laissé, comme les batailles napoléoniennes le souvenir d'une épopée menée sabre au clair ni même celui des généraux qui s'y illustrèrent. Leurs noms ne restent attachés aujourd'hui qu'aux avenues qui portent leur nom. Ce qui hante nos mémoires, c'est la figure individuelle des combattants et de ces familles qui vivaient dans l'angoisse de l'annonce fatale. Dans cette guerre, il n'y eut de vraiment grand que le dévouement et la souffrance du soldat, le courage des mères et des épouses, la douleur des enfants.

Dans les années qui ont suivi la fin de la guerre, les gouvernants qui avaient imposé un tel sacrifice à leur peuple n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. Guidés par le désir de revanche, incapables de tirer les leçons politiques du conflit, ils vont construire un monde qui créera des frustrations et des déséquilibres. Par idéologie, l'Empire d'Autriche-Hongrie est démembré. Il était pourtant le seul capable de contrebalancer la puissance politique de l'Allemagne dont l'unité non seulement a été préservée mais sort renforcée de la guerre. Elle conserve un état central fort sur lequel Adolf Hitler quelques années plus tard pourra s'appuyer. « *Une part énorme de l'avenir, dira l'historien Jacques Bainville, a été livré à l'inconnu et au hasard.* » Les vainqueurs pensant avoir définitivement conjuré le risque d'une nouvelle guerre sombrèrent dans un pacifisme qui leur interdira de voir la montée des périls, de comprendre la réalité de la menace et les conduira à l'abdication de Munich. Il ne faudra pas l'espace d'une génération pour que les conséquences d'une telle indigence ne se concrétisent. Les deux guerres mondiales, indissolublement liées, sont les deux actes d'une guerre civile qui a brisé la civilisation européenne.

Le 11 novembre fut un moment de joie collective tempérée par des deuils dont le souvenir restait brûlant. Il a été une formidable espérance trahie par des politiques inconséquentes. Comment ne pas faire le parallèle avec notre époque ? Nous pensons avoir gagné la guerre froide et nous nous complaisons dans la recherche du bien-être matériel, encouragés par des dirigeants qui ne veulent pas prendre la mesure des nouveaux périls qui mettent en jeu, cette fois, notre survie. Il est effarant de constater que la seule réponse à l'islam conquérant et au déferlement migratoire se trouve dans une laïcité vide de sens qui nie notre culture chrétienne et les vertus qui ont forgé les générations passées. Vertus dont on trouve l'illustration dans le texte qui sera lu dans quelques instants qui est la lettre à son épouse qu'un officier français a rédigée quelques jours avant sa mort au combat.

Les noms inscrits sur notre monument aux morts nous rappellent qu'aucune génération ne peut prétendre conjurer les menaces qui pèsent sur elle, sans courage, sans sacrifice et sans la claire conscience de la valeur de l'héritage dont elle est dépositaire. C'est la leçon du soldat de la Grande Guerre que nous devons méditer ce matin sans quoi nous trahirions nous aussi la mémoire de ceux que nous prétendons honorer.